

doi.org/10.3917/clara.005.0092

1

Jean Englebert

Cecilia Lopez et Rim Cividino – Décembre 2015

Pouvez-vous nous parler de votre contexte familial ? Avez-vous baigné dans le milieu de l'architecture ?

Je suis né dans les Ardennes, dans la petite ville de Vielsalm. Mes deux grands-pères étaient dans le milieu de la construction, l'un travaillait et l'autre vivait de ses revenus. À leur mort, mon père a repris l'affaire mais ne construisait pas. Il vendait plutôt des matériaux. J'ai grandi dans le monde de la construction, je savais très bien ce que c'était une brique, des madriers, du bois...

J'étais bon à l'école, j'ai continué mes études secondaires dans l'Athénée d'une ville voisine. Mon professeur de grec et de latin m'a incité, comme je dessinais bien, à poursuivre des études d'ingénieur-architecte. À ce moment-là, je n'avais pas d'envie particulière.

À l'époque, les deux premières années d'étude d'ingénieur architecte s'appelaient « candidature » ; ce n'était que des mathématiques. Les trois années suivantes étaient des années dites techniques, qui dépendaient de la section que tu choisisais. J'ai choisi l'architecture. Pendant ces trois ans, Albert Puters assurait les cours de technique et d'histoire d'architecture. Il y avait très peu d'ingénieurs architectes. J'étais le sixième.

Lors de ma dernière année, deux autres ingénieurs, issus du cursus d'ingénieur des constructions et spécialisés dans les grands travaux (routes, ponts, etc.), m'ont rejoint. Je me suis bien entendu avec l'un d'entre eux, René Greisch.

Ensemble nous avons essayé d'étudier l'architecture contemporaine. Puters nous enseignait surtout l'Histoire, évoquant peu l'architecture actuelle. Nous nous sommes abonnés à quelques revues d'architecture étrangères. C'est en les feuilletant que nous avons découvert beaucoup de choses. C'était en 1955, après la guerre mais elle n'était quand même pas loin. On découvrait alors ce qui se passait aux États-Unis, en France, en Angleterre...

La presse était déjà active dans le domaine de l'architecture ?

Une revue comme *Architecture d'aujourd'hui* était une revue importante. *Domus* en Italie, *Architectural Review* en Angleterre, etc. étaient des revues qui montraient des choses et qui faisaient l'Histoire aussi. Elles parlaient des architectes allemands comme Walter Gropius et Marcel Breuer qui étaient partis aux États-Unis et y avaient créé des écoles ; mais aussi d'autres comme Richard Neutra, Frank Lloyd Wright ou Mies van der Rohe. Des gens qui retenaient l'attention des revues et des critiques d'architecture.

En France, il y avait des reportages sur Le Corbusier et sur d'autres architectes qu'on nommait *Prix de Rome*. Nous les voyions comme des « papes » qui réalisaient de grands projets. On observait tous ça, impressionnés. Nous étions tout jeunes...

Monsieur Puters, lui, insistait sur les ordres : corinthien, dorique, ionique ; sur les détails de composition : la base, le fut, le chapiteau. Il nous parlait des grands architectes de l'Histoire, comme Vitruve ou Palladio, dont on devait connaître toutes les maisons. On a appris énormément de choses, des choses qu'on n'enseigne peut-être plus aujourd'hui. Pourtant on a réagi à ce « trop-plein » d'Histoire et on a voulu faire une nouvelle histoire.

Avez-vous fait des projets avec René Greisch ?

Nous avons, en premier lieu, travaillé ensemble à l'école. Notre projet de fin d'étude, en 1955, était un projet d'architecture. Je travaillais sur un projet de home pour étudiants et René Greisch sur un musée. J'ai ensuite fait mon service militaire – dix-huit mois, d'octobre 1955 à 1957. Durant celui-ci, j'ai commencé à faire les plans de ma maison et René m'a proposé de démarrer un bureau avec lui. Au même moment, Albert Puters m'a sollicité pour lui succéder. J'ai pris la décision, avec mon épouse, de rester à l'université. Nous avons choisi la sécurité, m'installer me paraissait difficile. Je ne suis pas un homme d'affaires. Je suis devenu assistant à l'université.

Nous avons, en même temps, fait quelques bâtiments avec René. Celui qui « amenait » le client était responsable. J'ai ainsi conduit le projet de trois maisons : la maison Servais à Mont-sur-Marchienne près de Charleroi, la maison Heeroma, ici, à Angleur et la maison Lequy à Landelies.

René apporta, lui, le projet d'une maison à Embourg pour un de ses condisciples, ainsi qu'une autre à Anvers, pour des amis de sa femme, qui était flamande.

Nous avons ensuite participé à quelques concours, dont le plus important était celui de Marcinelle. C'était tout un aménagement de ville, avec plusieurs écoles et églises, des maisons de toutes sortes. C'était énorme, un travail terrible. J'ai transporté la maquette à Bruxelles dans ma 2CV... Elle était plus grande que la voiture, on l'avait mise sur le toit, attachée avec des cordes. Beaucoup d'autres jeunes gens faisaient ce concours. Nous nous sommes aperçus que les lauréats étaient connus d'avance. Les politiques se mêlent souvent de ces affaires.

Nous avons pris part à un autre concours pour la Société nationale de la Petite Propriété Terrienne, avec l'architecte Henri Debras aussi, pour lequel nous avons eu plus de chance. Nous avons obtenu le premier prix, contre des concurrents très connus : Jean Cosse, un ami, mais aussi Charles Vandenhove. Néanmoins,

nous n'avons jamais eu de commande après ce résultat. Certainement parce qu'aucun de nous trois n'était politisé. Nous nous ne sommes pas battus. Nous n'avons pas écrit dans les journaux, par exemple.

Plus tard, nous avons fait un concours pour des silos destinés à stocker le sel utilisé pour dégeler les routes l'hiver. Ces réservoirs, généralement en bois, ne sont pas très beaux. Nous avons décidé de dessiner de très beaux réservoirs en bois collé avec un couvercle en acier inoxydable. Nous n'avons jamais eu de commande. René et moi nous sommes séparés ensuite et il a développé un grand bureau.

J'ai aussi dessiné d'autres maisons sans lui, la mienne notamment, pour laquelle j'ai expérimenté toute une série d'idées. Par exemple, traditionnellement, quand on fait une baie pour y placer une porte, il y a une embrasure, généralement réalisée avec des chambranles. J'ai décidé de faire autrement. Ce n'est évidemment pas parfait, mais c'est une autre manière de faire. Je crois que l'architecture s'est simplifiée et est devenue plus précise. La maçonnerie était plus grossière à cette époque, la précision était de l'ordre du centimètre alors que le menuisier a une précision de l'ordre du millimètre. Je cherchais cette précision pour la maçonnerie. Ne plus avoir systématiquement de linteau permettait un autre langage. Cela obligeait aussi les entrepreneurs à se comporter autrement. À un moment, ceux-ci demandaient à travailler pour moi parce qu'ils avaient moins de perte et gagnaient plus à travailler à ma manière. Mes exigences conduisaient à une valorisation du temps et des matériaux.

Dans les années soixante, avec le projet du Sart-Tilman, l'Université de Liège déménage en dehors de la ville et s'agrandit. Comment avez-vous vécu ce changement ?

Monsieur Puters, à ce moment-là titulaire en charge de la section ingénieur civil architecte mais déjà âgé, a refusé les sollicitations du Recteur et du Conseil d'Administration de l'université pour assurer la coordination de la construction du domaine du Sart Tilman. Ce sera finalement Claude Strebelle, alors architecte dans une station de recherche au Congo belge, qui endossera cette tâche. Sur le moment, j'ai été déçu qu'Albert Puters refuse, mais je crois que s'il avait dit oui, j'aurais été embarqué dans quelque chose d'in vraisemblable, une tâche pour laquelle je n'étais pas armé.

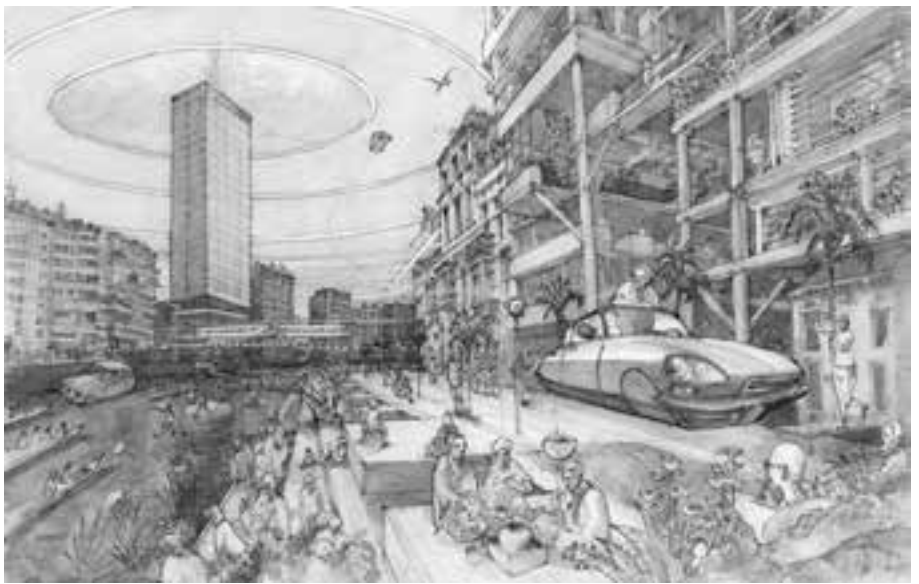
En 1985, finalement, vous poursuivez la tâche de Claude Strebelle, devenant l'architecte coordinateur du Sart-Tilman. Quels sont les difficultés auxquelles vous avez dû faire face ?

J'ai en effet pris la succession de Strebelle le 1er janvier 1985 et ce, jusqu'à ma retraite en 1994. Avec l'aide d'une ancienne étudiante, très dynamique, nous avons, selon moi, fait beaucoup, mais surtout des petites choses, comme prévoir une piste pour des vélos, laquelle est très appréciée par les gens, qui l'utilisent beaucoup, aujourd'hui encore je crois. D'autres choses plus importantes ont été de notre ressort, comme la question des nouveaux auditoriums, les auditoriums de l'Europe, projet confié, après concours, à l'un de mes anciens étudiants, Daniel Dethier, ou encore le Trifacultaire, confié à Greisch, ainsi que la faculté des



2-3

1 (p.92) Portrait de Jean Englebert - Photo F. Denoël 2-3 Illustrations de Gérard Clotuche publié dans Englebert, Jean « Vers une architecture et un urbanisme permutationnels », dans *Neuf*, n° 14, Mai-Juin 1968, p.4.



4



5

4 Fabien Denoël - Liège utopies, 2017 - Fonds Englebert - Archives GAR, Liège 5 Couverture du catalogue *Demain nos villes...*, Actes du colloque Liège en l'an 2000, Palais des Congrès, Liège, 6 et 7 novembre 1964.

Sciences appliquées. Strebelle a fait le plus gros du travail, son rôle était celui de la coordination du plan général et la gestion, à un moment donné, des différents architectes – André Jacquain, Roger Bastin, Charles Vandenhove, le Groupe E.G.A.U., etc. Je n'ai fait que poursuivre son œuvre.

En 1969, un mémorandum, dont Claude Strebelle est un des nombreux signataires, est publié, réclamant un concours d'idées pour la place Saint Lambert à Liège, alors menacée par un projet d'autoroute. Comment avez-vous vécu ce combat et pourquoi était-ce important et essentiel, pour vous, de s'engager dans un tel combat ?

Parfois nous sommes entraînés dans des événements où l'on ne voulait pas nécessairement aller. Suite à la lecture d'un papier écrit par une personne de la Jeune Chambre économique de Liège, employant ces mots : « Si tu es intéressé par l'avenir du centre urbain, fais-nous signe », j'ai été embarqué dans ce projet. J'ai répondu à ce message et ai obtenu un rendez-vous avec l'auteur de l'article. C'est ainsi que j'ai fait mon premier discours public. Je me suis retrouvé devant une dizaine de juristes, lesquels ont attentivement écouté mon discours. Appréciées par la Jeune Chambre économique, mes idées étaient alors en opposition totale avec l'échevin en charge de l'aménagement urbain de Liège, Jean Lejeune. Je me suis retrouvé entraîné dans une série d'activités politiques et manifestement cela n'a fait qu'empirer puisque je suis devenu l'ennemi n°1 de la ville. La Jeune Chambre économique s'est politisée et a gonflé en nombre. En 1964, on y comptait quatre cent membres. La question de la place Saint Lambert est apparue à l'occasion d'un colloque que nous avons organisé.¹ Les projets de la ville pour cette place étaient démentiels. On traçait des autoroutes partout. Les gens se sont intéressés à ce que je disais et la ville a été obligée de stopper les travaux et les études. Mais il y a tout de même eu des destructions importantes. Claude Strebelle s'est rallié aux idées qu'on défendait alors. Quand l'université a mis fin à la mission de ce dernier pour le Sart-Tilman, il a reçu la mission de dessiner la place. Quant à mon engagement, s'il voulait bien faire, il a aussi fait du tort à la ville. Tout en permettant d'échapper à une chose catastrophique, notre action a paralysé les travaux en cours, et la ville, pendant trente ans.

Quelles étaient les propositions concrètes énoncées lors de votre colloque ?

Deux aspects ont alors été évoqués : l'utilisation du réseau ferré existant, une question alors novatrice, puisqu'on commence à peine à parler de ce genre de projet aujourd'hui, et l'idée de créer une nouvelle industrie sidérurgique sur les ruines de la précédente pour construire des maisons en acier, l'idée d'une nouvelle industrie de la maison à l'instar de celle de l'automobile. En France, Ionel Schein ou Jean Prouvé défendaient aussi ces principes. Mais nous n'avons pas été assez écoutés.

¹ Colloque *Liège en l'an 2000*, Palais des Congrès, Liège, 6 et 7 novembre 1964

Avez-vous participé au projet de Claude Strebelle pour la place Saint Lambert ? Non, pas du tout. D'ailleurs, je ne suis pas d'accord avec ce qu'il a fait. C'est moins grave que ce qui était prévu, mais ce n'est pas une place, c'est un amalgame d'escaliers, de rambardes, de colonnes... Une place, pour moi, c'est celle de Siennes ou de Bruges. C'est sûr que ce n'est pas facile dans une ville comme Liège. Néanmoins, je crois que la place, telle qu'elle est conçue, pêche parce qu'elle assure un trafic automobile qui aurait dû être refusé. L'automobile n'a pas sa place de cette manière dans la ville. Actuellement, les infrastructures ne sont pas capables de supporter ce trafic, ce qui donne lieu à des embouteillages ou des accidents. On va arriver à un moment où les gens vont réaliser qu'il y a un problème. Selon moi depuis cinquante ans, il aurait fallu investir autant dans les transports en commun que dans les transports individuels. Mais on va y venir et il ne faut pas oublier que des chercheurs et des firmes automobiles sont en train de mettre au point des automobiles tout à fait différentes. Les hommes s'en serviront autrement car elles auront d'autres capacités... et peut-être qu'un jour la place Saint Lambert sera démolie pour être refaite autrement.

Si vous affirmez être contre une certaine politisation, on voit que votre parcours est pourtant marqué par un certain militantisme dont un autre exemple est votre lutte contre la loi de 1939 qui visait à permettre aux ingénieurs civils d'obtenir une immatriculation.

Cette loi permettait à n'importe quel ingénieur civil – mécanicien, chimiste, etc. – d'aller à la Province pour s'inscrire sur la liste des architectes. Je ne voyais pas pourquoi un chimiste pouvait faire des plans. J'étais concurrencé par eux, alors que j'avais été formé pour une tâche qu'ils ne maîtrisaient pas. Je me suis donc battu contre cela. À ce moment-là est apparu l'Ordre des Architectes, qui se battait contre le fait que tous les ingénieurs aient ce droit. Ils ont appris que mon combat allait dans le même sens qu'eux et m'ont admis très rapidement. En revanche, politiquement, je n'étais membre d'aucun parti. J'ai été président de la SICAB, la Société des Ingénieurs Civils Architectes de Belgique, mais c'est une association. À présent, il doit sûrement y avoir une SICAB flamande et une SICAB francophone. À l'époque, elle regroupait tous ceux qui avaient fait le cursus d'Ingénieur civil architecte.

D'où provient votre intérêt pour l'industrialisation, qui prend une part importante dans votre travail ?

Dans les revues que je lisais, je me suis rendu compte que les architectes, disons progressistes, cherchaient à concevoir la maison autrement que traditionnellement. J'ai pu noter qu'en France, il y avait une volée d'architectes qui dans les années 1950 et 1960, essayaient de faire évoluer la construction, à l'instar d'Arsène Henry, Marcel Lods, mais aussi Jean Prouvé ou Ionel Schein, avec qui j'étais fort lié. Schein avait reçu l'aide des Charbonnages du Nord de la France, alors en déclin, et a créé la « Maison tout en plastique », qui se trouve aujourd'hui dans la vallée de Chevreuse. Je m'inscrivais dans ce mouvement-là et défendais les mêmes idées. J'ai participé au concours de la CECA en 1967. Je n'ai pas gagné, mais ai tout de même été repéré par la Société Générale de Belgique avec

laquelle j'ai eu un contrat de quatre ans. J'ai ainsi pu approfondir mes idées et créer des prototypes, malheureusement sans suite. C'est comme ça que j'ai créé le CRAU, Centre de Recherche d'Architecture et d'Urbanisme, afin de pouvoir travailler pour le privé, alors que j'étais enseignant.

Entre 1968 et 1972, j'ai conçu une manière de produire un volume modulaire beaucoup plus léger que ceux qui existaient et qui existent encore, qui aurait pu être produit industriellement, facilement. Ces volumes sont faits de quatre pièces principales, un plancher et un plafond, qui sont les mêmes, et deux extrémités identiques. Ils s'assemblent facilement avec d'autres types de panneaux pour fermer l'avant et l'arrière. Je suis le seul avoir fait ce genre de démarche. Ceux qui ont essayé de produire un tel système ont développé un système mécano. Beaucoup de firmes cherchent à produire des volumes modulaires mais elles le produisent toujours selon le schéma du montage mécano, c'est le cas de la firme Renault, en France, par exemple. Mon principe du SIB-CRAU était tout à fait différent.

Vous avez beaucoup écrit sur l'industrialisation. Au-delà d'une motivation économique, vous évoquez l'idée de répondre à l'évolution de la ville ?

Si on en arrivait à produire des volumes modulaires, la ville se transformerait automatiquement et les hommes l'occuperaient différemment. La société évolue énormément, les familles recomposées sont nombreuses. Mon voisin, par exemple, est remarié ; ses enfants vont et viennent entre différentes résidences. Tout ça fait que la ville change : les appartements construits dans les années soixante, pour des gens qui vivaient avec d'autres valeurs matrimoniales, ne sont plus adaptés. À l'époque, j'avais essayé d'expliquer qu'on allait vers une société qui aurait des besoins différents et exigerait que la ville se transforme.

Vous avez fait un voyage au Japon en 1970 et à cette occasion, vous avez visité l'Exposition universelle d'Osaka. Quelle y a été votre expérience et comment a-t-elle influencé vos recherches ?

Bien que nous étions intéressés par l'architecture, nous avons aussi rencontré des gens et visité des usines, non seulement à Osaka, mais aussi à Tokyo, Nagoya, etc. Chez Sony, j'ai découvert des téléphones énormes sur l'écran desquels on pouvait voir notre interlocuteur. J'étais émerveillé. Nous sommes allés chez Honda, Toyota. Les ouvriers y portaient des gants blancs, tout le monde était propre. C'était inimaginable comparé à nos usines. À l'Exposition universelle, nous avons vu des choses incroyables, comme une ville faite d'îlots. Il y avait des petites voitures qui te menaient là où tu souhaitais en prenant le meilleur itinéraire et en évitant les autres voitures. C'était extraordinaire et c'est ce qui va arriver, cinquante ans après.

C'est suite à ce voyage que j'ai développé le système de transport TAU.

Impressionné par le système de métro suspendu, par-dessus, par-dessous, de toutes sortes, grands ou petits, je me suis dit que l'avenir était là, que le transport en commun devait s'inspirer de la 2CV à quatre places assises. J'insistais sur le fait qu'on devait être assis, à l'opposé des grands transports en commun, où l'on est debout, ce qui est peu confortable. J'ai milité dans ce sens-là et ai réalisé



6



7

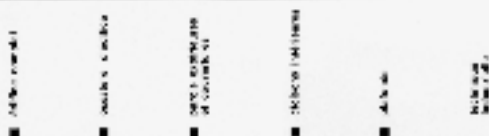
6 Séjour de la Maison Lazlo à Plainevaux construite avec le Système Patze-Englebert, 1973. © Photo J. Englebert, Fonds Englebert - Archives GAR, Liège 7 Jean Englebert et ses étudiants de 2e année dans l'Institut du Génie civil au Val Benoît en mars 1991 - Photo F. Denoël/Archives Englebert

Adresse:

KOHNER & PATZE
 4000 Wilrijk
 Tél. (03) 710.00

Nom et type de produit:

système Patze : toiture en bois. Architecte: J. Beyckens.

 Les pièces en bois doivent
 être livrées dans
 l'ordre de montage

 Caractéristiques générales
 des éléments préfabriqués

 caractéristiques:
 serrés et cohésifs


un modèle, nommé TAU. Mon petit véhicule est exposé, ici, à Liège, mais il n'a existé que sous la forme de prototype.

Au Japon, après la guerre, il y a eu un besoin incroyable de logements. Nombre d'usines ont mis au point des systèmes mécanos pour fabriquer des maisons. Dans les usines que nous avons alors visitées avec mes étudiants (Misawa, Kobayashi, National, Matsushita, etc.), on retrouvait des volumes modulaires utilisés pour faire des maisons. Ce voyage m'a conforté dans l'idée que l'industrialisation était l'avenir. Mais dans les années 1970, l'idée selon laquelle on pourrait faire des maisons rapidement par le biais d'un volume modulaire... c'était trop tôt ! Le fait d'acheter un volume habitable comme on achèterait une auto n'était pas encore concevable pour les gens de l'époque. C'est seulement maintenant que les gens commencent à l'admettre. Par exemple, c'est vraiment frappant de voir qu'une revue comme *Le Moniteur*, revue du lobby de la construction traditionnelle, est obligée tout doucement de promouvoir l'industrialisation et d'ouvrir ainsi la porte à une autre manière de construire. Ils prennent conscience que s'ils continuent à combattre ça, ils se feront un jour éliminer.

On retrouve dans votre système Patze des principes présents dans l'architecture japonaise, comme la structure sans vis, par exemple, alors même que celui-ci est antérieur à votre voyage au Japon. Avez-vous été influencé par l'architecture japonaise ?

On ne peut pas vraiment dire que j'avais de telles influences, parce qu'à l'époque on ne parlait pas beaucoup du Japon dans les revues d'architecture. Néanmoins, lorsqu'on raisonne simplement en utilisant le bois, ça me paraît assez logique d'arriver à ce que j'ai essayé de faire et de réaliser ce genre de système. C'est d'ailleurs un système qui a bien marché, il y a eu beaucoup de maisons faites à partir de celui-ci.

Vous souhaitiez avoir recours à l'industrialisation pour le bâtiment du Trifaculaire du Sart-Tilman (1994). Pourquoi l'idée a-t-elle finalement été abandonnée ?

Il y avait, sur le site de l'université, une place triangulaire dessinée par Strebelle. Celle-ci accueillait les bâtiments de Psychologie, de Droit et des Sciences économiques. Strebelle l'avait conçue en pente, de façon convexe ; une erreur, selon moi, puisqu'elle n'a jamais été utilisée. Dans le projet de Strebelle, la place devait également accueillir le bâtiment du Rectorat. Lorsque je suis devenu responsable en 1985, on m'a alors annoncé que le Rectorat n'irait pas au Sart-Tilman mais resterait en ville. Les trois facultés présentes sur la place réclamaient l'addition de locaux de bureaux. On ne pouvait néanmoins pas agrandir les bâtiments conçus par Strebelle. Ils avaient coûté une fortune et nous manquions d'argent. J'ai alors obtenu du Conseil d'Administration de mettre cent bureaux à l'endroit qui devait originalement accueillir le rectorat. J'ai exigé de les faire en volumes modulaires de telle sorte que si le Conseil changeait d'avis, on pourrait alors y installer le Rectorat en ajoutant des modules ou en déplaçant ceux des bureaux ailleurs. C'est finalement Greisch qui a eu la commande. Associé avec des entrepreneurs de la région, le prix qu'ils ont remis était inférieur à celui des fabricants de modules. Il a donc fait en béton le bâtiment qui occupe aujourd'hui l'espace.

Vous êtes un défenseur de l'industrialisation, mais, selon vous, a-t-elle des limites ? La peur d'une standardisation esthétique, de la perte de singularité des bâtiments est, par exemple, un argument souvent avancé à l'encontre de l'industrialisation en architecture...

Selon moi, il ne faut pas exagérer le besoin d'esthétisme au niveau du logement. Si les bâtiments publics d'une ville – une gare, une école, une mairie – peuvent avoir besoin d'un caractère, d'être reconnaissables, je ne pense pas que cela soit nécessaire pour les logements. Bien sûr, il y a autant de goûts différents qu'il y a d'hommes sur Terre. Mais, si je considère ce que l'industrie a produit jusqu'à présent, elle offre des modèles suffisamment différents pour contenter tout le monde. En ce qui concerne la maison, on peut créer des volumes modulaires de formes variées en précision et en richesse, comme nous fabriquons actuellement des automobiles, des réfrigérateurs, etc.

Vous avez créé le Centre d'Études Japonaises (CEJ) à l'Université de Liège. Quel est son rôle ?

Je me suis aperçu qu'en ayant une connaissance du japonais, j'aurais pu avoir des échanges beaucoup plus fructueux avec certaines personnes. Je me suis dit qu'il fallait apprendre et enseigner cette langue pour qu'elle soit connue. Je me suis également battu pour créer un Centre d'Études Chinoises. Si aujourd'hui je n'étais pas à la retraite, j'aurais aussi fondé des Centres d'Études pour l'arabe et le russe. Ces quatre langues ont, pour moi, une importance géopolitique fondamentale. Les Centres japonais et chinois fonctionnent bien et se développent. De plus en plus d'étudiants suivent ces cours et c'est magnifique à mes yeux. L'Empereur du Japon m'a d'ailleurs décerné l'Ordre du Trésor sacré pour le CEJ.

POST-SCRIPTUM. LA MAISON DE JEAN ENGLEBERT

En 1961, il reçoit la troisième mention du prix Van de Ven pour sa maison personnelle, ce qui lui permettra d'être publié et de briguer la place de son mentor quand celui-ci partira à la retraite en 1962.

Cette maison se trouve dans un quartier pavillonnaire, à l'écart de la ville, entre Liège et le Sart-Tilman. De la route, il faut longer une petite rue pour arriver à la porte d'entrée. La maison est quasiment toute recouverte d'un lierre qui découvre seulement le portique en béton et la porte extérieure en bois. Après avoir sonné, la porte s'ouvre et nous sommes invitées à cheminer sur un sol en dallage qui nous dirige vers la porte du logis ; en le suivant, nous longeons un bassin puis butons sur la maison qui nous fait face. Elle est en parement de pierres de différentes dimensions et son plan semble être en forme de L. Après un petit pas sur la gauche, nous pouvons apercevoir le salon derrière une immense baie vitrée ; à côté une arcade en béton semble nous suggérer d'embrasser de l'œil la nature qui se trouve derrière elle. Mais cet élément est en fait l'allège de la fenêtre, qui peut totalement se désolidariser de la maison et permet d'ouvrir entièrement le salon en cas de grande chaleur. À cause de sa taille équivalente à



9

9 Maison Englebert, 1959, vue de la façade. © Photo J. Englebert, Archives Englebert

celle de la fenêtre qu'elle peut contenir, un jeu de symétrie se forme entre intérieur et extérieur. En nous approchant du salon, nous arrivons enfin à la porte d'entrée. Jean Englebert nous ouvre et nous fait découvrir l'intérieur de la maison très sobre. Des baies vitrées nous plongent dans la pénombre. En effet, toute la maison joue avec la dialectique de l'ombre et de la lumière tout en développant des formes simples. Elle correspond à une grande barre rencontrant une autre barre à la perpendiculaire à son extrémité ; une telle simplicité se lit à l'extérieur comme à l'intérieur et apporte une réelle sérénité. L'entrée se trouve dans le creux de l'angle où se rencontrent les deux barres, à la croisée des deux espaces principaux, le salon dans la petite partie et la galerie dans la plus grande, avec la cuisine à la rencontre des deux, comme le cœur du foyer. Un seul élément bouscule cette composition : l'immense poutre qui sépare l'étendue de la longue barre dans son centre pour permettre d'y glisser par dessous les différentes chambres et autres lieux qui réclamant une certaine intimité. Sous la poutre en béton brut, des cloisons blanches soulignent l'intériorité tandis que des parois brutes délimitent l'extérieur.

À droite, nous entrons par une porte vitrée, plein sud, dans la galerie. C'est un grand espace nimbé de lumière, il correspond à la circulation vers les chambres mais sa largeur est équivalente à celle des chambres et sa forte luminosité inverse le rapport conventionnel des deux espaces : on a l'impression que l'espace majeur est la galerie. D'ailleurs, Jean Englebert nous certifie qu'il l'utilise comme lieu de réception. Les chambres sont séparées entre elles par des meubles en masonite et exposées au nord avec de minuscules fentes en longueur. Toute cette partie de la maison est dédiée à la galerie. Derrière cette dernière le bureau est séparé par une fine paroi vitrée.

L'habitat ne possède aucun équipement, comme des branchements ou prises, en partie basse des parois. L'architecte vous dira que ce n'est en aucun cas pour donner une tonalité plus épurée à son architecture, mais pour les avoir à une hauteur plus fonctionnelle encore. L'ordonnance des détails de la maison, où les procédés constructifs se sentent jusque dans les moindres recoins, offre une simplicité apparente et donne à l'architecture d'Englebert une réelle identité.



10

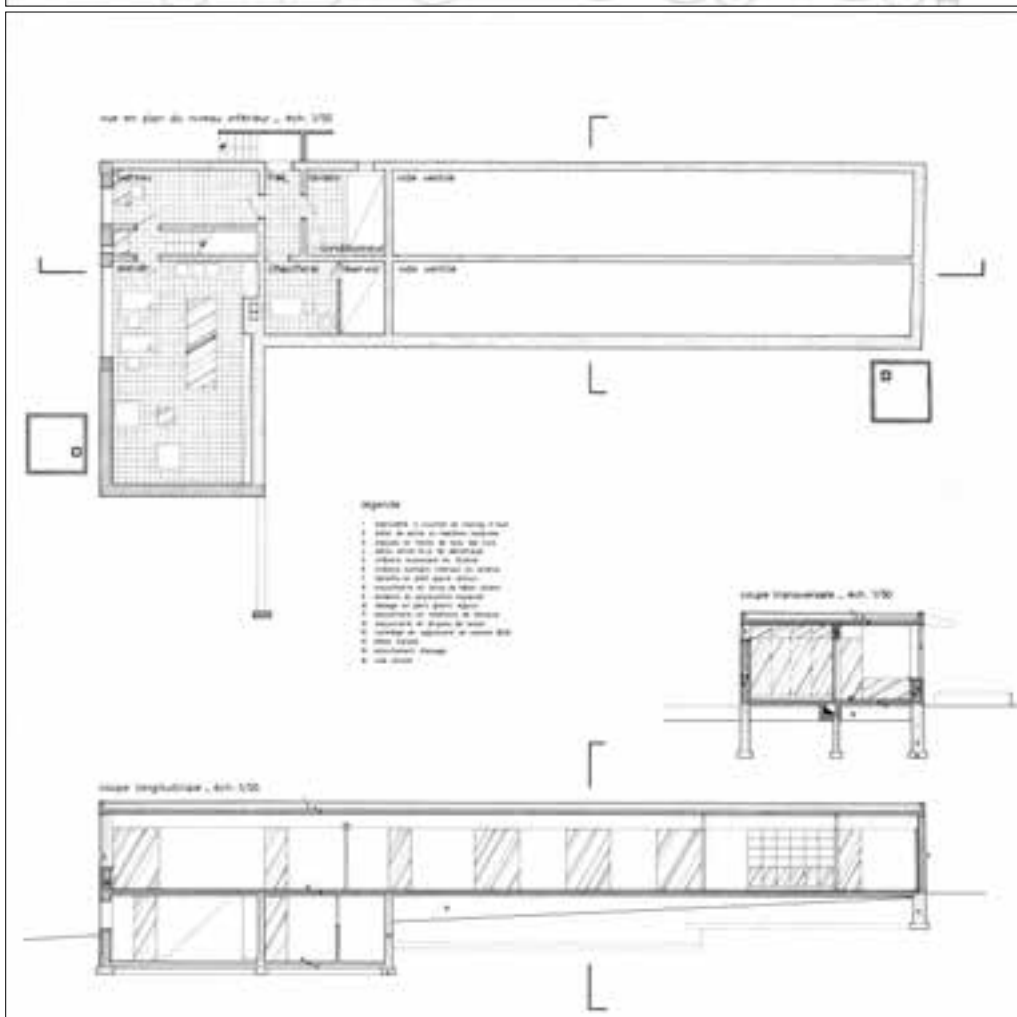
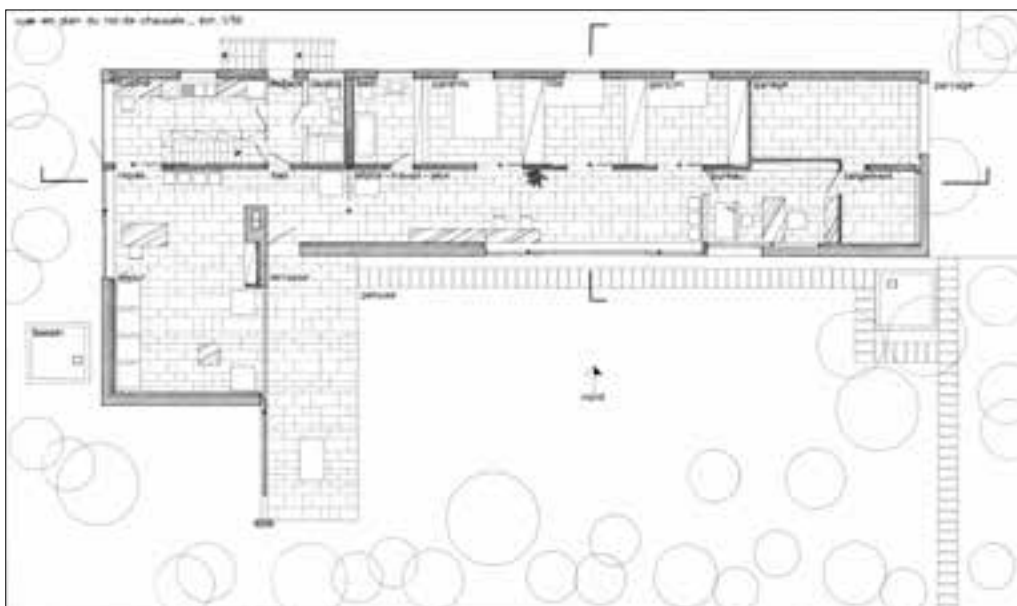
107 Maison Englebert, plan du rez-de-chaussée - Fonds Englebert - Archives GAR, Liège

107 JEAN ENGLEBERT

Les images en pleine résolution sont disponibles dans la version imprimée

elara

High-resolution images are available in the journal's printed version only





13

11 Maison Englebert, plan sous-sol et coupe. Fonds Englebert - Archives GAR, Liège 12 Maison Englebert, 1959, vue dès le séjour vers le jardin. © Photo J. Englebert, Archives Englebert 13 Maison Urbany à Angleur, 1964, plans. Fonds Englebert - Archives GAR, Liège